

Ce serveur...

Autor(en): **Arnold, Boris**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 6

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et lui de me répondre, à mon grand étonnement:

— Les invertis, oui monsieur, aussi surprenant que cela puisse paraître (il ne savait évidemment pas à qui il parlait).

Un inverti seul, non, car c'est un homme distant, désespéré parfois. Mais que le hasard lui permette de rencontrer dans sa compagnie un être de nature identique à la sienne. Et les voilà à former un couple inséparable, au mépris des quolibets et des rires. En cas d'attaque ou de défense, l'un et l'autre se montrent les plus courageux, animés d'une audace exceptionnelle, entraînant tous les autres à leur suite. Généralement, l'aventure finit mal. Vous savez, les Maures, ça ne pardonne pas! Il n'empêche que nous sommes très souvent sortis vainqueurs grâce au sacrifice d'une de ces étranges paires d'amis que je n'oublierai jamais.

Voilà, me semble-t-il, une histoire rassurante. Et prise dans la vie, elle; non sur les planches. Il serait peut-être indiqué que certains auteurs s'en inspirent. Ils y trouveraient sans peine le prétexte à de belles pièces et à de bons livres. Et nous, nous ferions un peu moins figure de mauvais garçons ou de malfaiteurs aux yeux de ceux qui nous regardent sans beaucoup d'indulgence.

Ce serveur . . .

Ce récit fut écrit pour le Cercle par Monsieur Boris Arnold, auteur du roman «Les Amours Dissidentes» (Editions Prima-Union, Paris). Nous nous permettons de rappeler ce roman à nos lecteurs, une petite critique suivra plus loin. C.W.

Le regard absent. Sylvain présenta ses billets au contrôleur du wagon-lit qui s'effaça pour laisser passer le voyageur.

— Trois et quatre, c'est ici, Monsieur.

Le porteur arrivait, chargé des lourdes valises en cuir fauve.

— Où faut-il les placer, demanda-t'il?

— Où vous voudrez . . . Là, par terre . . . Ca n'a pas d'importance . . .

Et Sylvain glissa une coupure dans la main tendue.

Puis il sortit dans le couloir et il s'accouda sur la barre d'appui.

Sur le quai de la gare, des voyageurs retardataires se hâtaient, s'interpellaient. Une femme énorme et caricaturale querellait son mari, créature falote et inconsistante, une grande maigre au profil chevalin distribuait des taloches à des moutards indifférents, sur le marchepied d'un wagon, un échappé des caves de Saint Germain des Prés faisait des adieux spectaculaires de vedette de cinéma à une fille échevelée . . ., tandis que des chariots à bagages roulaient, bruyants parmi les autres bruits.

Cette agitation fatigua Sylvain qui rentra dans son compartiment dont on venait de préparer les deux couchettes, ce qui parut lui déplaire:

— Je n'avais rien demandé!

— Mais Monsieur . . .

— C'est bien, laissez moi . . .

Nasillard et fracassant, un haut parleur annonça: «Messieurs les voyageurs pour Dijon, Lyon, Marseille, Toulon Nice, en voiture, s'il vous plait . . .»

Le contrôleur heurta discrètement à la porte et entra.

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais . . . l'autre personne? . .

— Il n'y a pas d'autre personne, répliqua sèchement Sylvain.

— Cependant . . .

Et le contrôleur, surpris, montrait les deux coupons qui lui avaient été remis par Sylvain.

Celui-ci eut un geste irrité.

— Il n'y aura pas d'autre personne!

— Dans ce cas, consentiriez vous à céder votre seconde place? . . . J'aurais précisément . . .

Excédé, Sylvain lui coupa la parole:

— Je n'ai rien à céder, laissez moi . . .

— Bien Monsieur . . . Monsieur désire-t-il un ticket pour le dîner au wagon-restaurant? . . .

Alors Sylvain lança, brutal:

— Je ne désire rien! Rien que la paix! . . .

Puis, un peu honteux de cet emportement, il reprit sur un ton plus amène:

— Excusez-moi . . . Je suis horriblement fatigué . . . Faites moi apporter une bouteille de champagne . . . du Mumm de préférence . . . et du sec.

— Certainement, Monsieur . . . — et, revenant à la charge Monsieur ne voudrait-il pas, réellement, céder une de ses places? . . . J'ai un voyageur qui se rend à Nice et qui va être obligé de passer la nuit dans le couloir . . .

— Non, je regrette . . . Je veux être seul . . .

Sylvain retira son par dessus, il l'accrocha au porte-manteau puis il se laissa tomber sur la couchette.

D'un geste las, il passa ses mains dans ses cheveux blonds aux boucles rebelles, un rictus amer tordit ses lèvres et une larme, lourde et ronde, roula sur sa joue pâle.

— Didier . . . Oh, Didier, murmura-t-il.

Puis il tira de sa poche une lettre froissée et il se mit à la relire, fièvreusement, comme pour y chercher «malgré tout» un impossible espoir . . .

«Sylvain, je suis désolé mais je ne partirai pas avec toi ce soir . . . Je n'osais pas te le dire et pourtant, il faut bien que je m'y décide: j'en aime un autre . . . Cet amour est arrivé dans ma vie sans que je l'aie cherché, il m'a pris tout entier sans que je l'aie voulu . . . Oublie-moi tu es jeune, tu es beau, tu peux encore être heureux . . .

Adieu, Sylvain . . .»

C'était donc bien vrai! Deux années de bonheur, deux années pendant lesquelles il avait comblé ce Didier de tant d'amour, tout cela se terminait par ce pneumatique, effrayant de sécheresse et de banalité, reçu ce matin même alors qu'il achevait, si joyeux, ses valises où il avait encore glissé quelques nouveaux présents pour l'ami: un beau livre, une eau de toilette qu'il aimait, un pyjama de soie bleu lavande où il eut été si adorable avec son teint d'ambre clair, ses cheveux châains dorés et ses yeux noirs immenses.

Et ce voyage . . . ce voyage décidé pour lui, à l'occasion des fêtes de Pâques: « Cette année, le printemps n'arrive pas à Paris . . . Nous irons le chercher . . . »

Lentement, une autre larme roula qu'il ne songea point à retenir.

Durant tout l'après midi, il avait cherché à rejoindre Didier mais son téléphone était resté muet et sa porte close . . . Et Sylvain était rentré chez lui, brûlant de fièvre, fou de chagrin . . .

Il avait ouvert le tiroir du secrétaire où, sous une pile de lettres, dormait une arme sombre et froide et il s'était approché de la fenêtre . . .

— Didier . . . Tu comprendras . . .

Une pluie fine et persistante voilait de gris, dans le soir tombant, les arbres de l'avenue . . . Un frisson l'avait parcouru . . . Mourir dans tout ce gris, voilà qui était atroce, désespérant . . . Il voulait avoir l'impression dernière de partir pour une autre vie, plus lumineuse, plus belle: il voulait mourir, mais dans la lumière, dans la beauté . . .

Sur la cheminée, la pendulette égrena doucement sept coups.

— Je passerai te prendre à sept heures, chez toi, avait promis Didier, la veille.

La veille! . . .

A huit heures vingt, leur train partait de la gare de Lyon.

Eh bien, il partirait . . . Il partirait seul, et il mourrait là-bas, loin de ce Paris de mensonges, dans la lumière, dans la beauté . . . Il se répétait comme un leitmotiv.

— Didier . . . tu comprendras . . .

Il avait glissé l'arme dans sa poche.

— Voici le champagne, Monsieur . . .

— Merci, posez-le sur la tablette . . .

— Monsieur veut-il que j'entr'ouvre un peu la fenêtre. Il fait une chaleur étouffante?

Et, sans attendre la réponse, d'autorité, le garçon avait fait glisser la vitre.

Un souffle d'air frais entra dans le compartiment.

— J'ouvre la bouteille? . . . Elle est très suffisamment frappée . . .

Le bouchon sauta dans un bruit sec, puis le vin d'or se répandit, telle une soie crissante et joyeuse.

— Monsieur veut-il me permettre? . . .

Gracieux et souriant, le garçon, du bout de ses doigts fins et aux ongles soignés, lui tendait une coupe . . .

Ce service, quelque peu familier, surprit Sylvain mais le garçon — en complet sombre et de la meilleure façon — était si sympathique . . . et si beau que l'idée ne lui vint même point de s'en formaliser . . .

Il n'était d'ailleurs pas au bout de ses surprises, car l'autre, saisissant une seconde coupe, venait s'asseoir à ses côtés et, levant son verre:

— Tschin, Tschin . . .

Puis, sans transition:

— Jusqu'où allez vous? . . . Marseille? . . . Nice? . . .

— Cannes . . . Enfin, c'est-à-dire . . . Je ne sais pas . . .

— L'inspiration du moment? . . . Bravo!

Et il se mit à rire, découvrant une denture splendide et éclatante dans son visage hâlé de blond sportif.

Tout de même, Sylvain commençait à trouver ce serveur un peu . . . singulier et il se reprocha — non sans un peu d'amertume désabusée — de n'avoir pu s'empêcher . . . d'abord, de le trouver beau . . .

Il se leva et tira son portefeuille:

— Combien vous dois-je? . . .

Le garçon éclata de rire:

— Rien du tout!

— Rien du tout?

— Rien du tout . . . Ou plutôt . . . si, cédez moi une de vos couchettes . . . Franchement vous n'en avez pas besoin de deux! . . . Et soyez tranquille: je ne ronfle pas! . . .

Ebahi, Sylvain le considérait sans répondre mais déjà l'autre poursuivait:

— Oui, je vous ai fait demander, tout à l'heure, par le contrôleur . . .

Sylvain ne pu réprimer un sourire:

— Ah, c'est donc vous qui . . .

— Oui, c'est bien moi qui . . . Et c'est vous qui vouliez me faire passer la nuit dans le couloir . . .

Cette fois, Sylvain se mit à rire franchement . . .

Le soleil, radieux et irradiant, envahissait le compartiment.

— Regardez . . . C'est merveilleux . . .

En face d'eux, les vagues, tour à tour de saphir et d'émeraudes, scintillaient, triomphantes.

— Eh là! Qu'est ce que vous avez là dedans?

En décrivant un cercle de juvénile enthousiasme, la main de Gilbert avait heurté la poche du veston de Sylvain.

Et il y glissa les doigts:

— Qu'est ce que c'est que ça? . . .

Puis regardant longuement Sylvain devenu écarlate:

— Mon cher vous alliez faire une bêtise? . . .

Et, dans un élan irréfléchi où il avait autant d'horreur que de tendresse, il jeta le revolver par la fenêtre . . . L'arme fila dans l'azur et tomba, comme un oiseau mort, dans un massif de mimosas en fleurs où elle s'enfouit.

— Vous êtes fou, protesta Sylvain . . .

— Peut être bien, mais tout de même moins que vous! Sylvain voulut tenter une explication.

— Plus tard, plus tard . . . exigea Gilbert.

Et il lui coupa la parole . . . d'un baiser.

Boris Arnold.

Les amours dissidentes

de Boris Arnold

Un roman? une confession? qu'importe! Avec Maurice Maurel, l'auteur nous fait revivre cette époque trouble et difficile de l'occupation. Si son héros a des faiblesses — que certains jugeront durement, d'autant plus qu'elles sont «en marge» — pour les occupants, est-il plus coupable